

# De quoi Sarkozy est-il le nom ?

(Alain Badiou)

2007 – éditions lignes 155 pages 14 €

(Notes de lecture de Jean-Paul Allétru - Février 2008)

Alain Badiou est écrivain, philosophe, et professeur de philosophie à l'Ecole Normale Supérieure.

*(Mes commentaires personnels sont en italique. JPA)*

*Ce livre m'a inspiré des sentiments contradictoires : d'agacement et de jubilation. Qu'on ne cherche pas ici de résumé fidèle, mais seulement des notes de lecture, qui reprennent souvent des phrases de l'auteur, en espérant ne pas trahir la pensée d'ensemble. Et qui renvoient à un ouvrage dont on peut partager la thèse centrale, convaincante :*

la subjectivité de masse qui porte Sarkozy au pouvoir, et soutient son action, trouve ses racines inconscientes, historico-nationales, dans le **pétainisme**, caractérisé par une **désorientation** majeure.

**Notre époque est caractérisée par le pétainisme.**

Le nom typique de l'alliance de la guerre et de la peur est chez nous : « pétainisme ». Dominateurs et privilégiés sentent que leurs privilèges sont relatifs et menacés, et que leur domination n'est peut-être que provisoire, déjà branlante : cela se traduit par la **peur** des étrangers, des ouvriers, du peuple, des jeunes des banlieues, des musulmans, des noirs venus d'Afrique... Et la **guerre** ? La simple maintenance de l'ordre existant est guerrière, car cet ordre est pathologique. Les gigantesques disparités, la dualité des mondes, le riche et le pauvre, sont maintenues par la force.

L'idée de masse du pétainisme, ce qui a fait son succès momentané, mais très étendu, entre 1940 et 1944, était qu'après les déboires de la « drôle de guerre », en 1939, Pétain allait protéger les Français des effets les plus désastreux de la guerre mondiale. La peur générée par 14-18 a créé, en 1940, la peur nécessaire au pétainisme.

Le « pétainisme » d'aujourd'hui consiste à soutenir que les Français n'ont qu'à accepter les lois du monde, le modèle yankee, la servilité envers les puissants, la domination des riches, le dur travail des pauvres, la surveillance de tous, la suspicion systématique envers les étrangers qui vivent ici, le mépris des peuples qui ne vivent pas comme nous, et qu'alors tout ira bien. Le programme de Sarkozy, c'est travail, famille, patrie. Travail : si vous voulez gagner quelques sous, faites jusqu'à plus soif des heures supplémentaires. Famille : abolition des droits de succession, perpétuation des fortunes héréditaires. Patrie : la France est formidable ; en tout cas, « l'homme français » est bien supérieur à « l'homme africain ».

Le pétainisme a commencé en France avec la Restauration de 1815. Un gouvernement post-révolutionnaire se réinstalle dans les fourgons de l'étranger, avec l'appui vigoureux des

émigrés, des classes renversées, des traîtres et opportunistes de tout acabit, et le consentement d'un peuple fatigué. Il déclare qu'il restaure l'ordre et la moralité publics, contre l'anarchie sanglante des révolutions. En 1940, on retrouve la figure catastrophique de la défaite militaire, un gouvernement qui n'a à la bouche que la « nation », mais qui est installé par l'étranger ; des oligarques corrompus jusqu'à l'os qui se présentent comme ceux qui vont sortir le pays d'une grande crise morale ; un aventurier, roi cacochyme, vieux militaire ou politicien retors, toujours homme de main des grandes fortunes, qui se présente comme le vrai détenteur de l'énergie nationale. Au comble de la capitulation et de la servitude consentie, on parle de redressement moral et d'avenir régénéré.

Sarkozy nous explique que, si nos concitoyens sont plongés dans une **crise morale** qui conduit le pays au déclin, c'est à cause de Mai 68. Or, Mai 68, ce sont bien les gens, les jeunes étudiants, les ouvriers, les intellectuels, qui l'ont fait. Et si Mai 68 hante encore Sarkozy et ses rats [*allusion aux* « transfuges venus de la gauche qui galopent vers le sarkozysme »], c'est parce qu'ils supposent, non sans raison, que les gens continuent à y croire plus ou moins, ou à s'y référer. C'est pourquoi ce sont les gens, notamment les jeunes des quartiers populaires et les ouvriers de provenance étrangère, qui sont, selon l'homme aux rats, les agents d'une crise morale grave. Heureusement, Sarkozy et l'Etat veillent. Il faut prendre des mesures énergiques : police, justice, contrôle, expulsions, lois scélérates et système pénitentiaire. Avec, bien entendu, l'enrichissement des riches, qui est le Bien par excellence.

Autres caractéristiques du pétainisme : **l'exemple vient toujours de l'étranger** ; il s'est passé récemment un événement désastreux ; **notre civilisation** ( entendons notre race) **est supérieure...**

Pour Pétain, l'Allemagne de Hitler s'est redressée, l'Italie de Mussolini et l'Espagne de Franco se sont redressées, et nous, il nous faut nous redresser. Pour nos nouveaux réactionnaires, il faut admirer les remarquables mérites des universités et de l'économie sous Bush, les magnifiques réformes de Blair, voire l'abnégation des ouvriers chinois qui travaillent douze heures par jour pour presque rien.

En 1815, l' **événement désastreux** était évidemment la Révolution ; pour Pétain, c'était le Front Populaire ; pour Sarkozy, c'est Mai 68.

Pour Pétain, il fallait en finir avec les Juifs, les métèques, les nègres... Sarkozy, lui, a fait savoir aux Africains qu'ils étaient loin de nous valoir, et que, par conséquent, s'ils sont misérables chez eux, comme c'est de leur faute, ils doivent y rester. Bien sûr, il nous faut des balayeurs, des éboueurs, des terrassiers... On les triera sur le volet, et ils sont priés de ne pas faire de tapage.

### **Alors, que faire ?**

Ne pas transiger sur un point. « Quel point ? N'importe lequel, dès lors qu'il est formellement en exception de la particularité du service, et propose universellement la discipline d'une vérité ». [*Hé oui, Alain Badiou n'est pas toujours limpide*].

Voici huit points praticables :

Assumer que tous les ouvriers qui travaillent d'ici sont d'ici, doivent être considérés également, honorés comme tels, et singulièrement les ouvriers de provenance étrangère. (« Ouvrier » comme le nom générique de tout ce qui peut se soustraire, sous une forme organisée, à l'hégémonie réalisée du capital financier et de ses servants).

**L'art** comme création, quelles que soient son époque et sa nationalité, est supérieur à la culture comme consommation, si contemporaine soit –elle.

**La science** qui est intrinsèquement gratuite, l'emporte absolument sur la technique, même et surtout profitable. Pour notre président, ce qui n'a pas de profitabilité n'a pas de raison d'être, et si quelques hurluberlus continuent à être attachés à des activités mentales gratuites, qu'ils se débrouillent tout seuls, ils n'auront pas un sou. Au contraire, ce qui relève de la gratuité essentielle de l'activité pensante doit être soutenu et honoré dans son essence même, contre la norme de l'activité profitable.

**L'amour** doit être réinventé, mais aussi tout simplement défendu. L'amour enseigne en effet que l'individu comme tel n'est que vacuité et insignifiance. A soi seul, cet enseignement mérite de considérer l'amour comme une noble et difficile cause des temps contemporains.

**Tout malade** qui demande à un médecin d'être soigné doit être, par celui-ci, examiné et soigné le mieux possible, dans les conditions contemporaines de la médecine telles que ce médecin les connaît, et ce sans aucune condition d'âge, de nationalité, de « culture », de statut administratif ou de ressources financières. Un très grand nombre de praticiens, aujourd'hui, se font les agents ou les complices d'une gestion bureaucratisée pratiquant une ségrégation insupportable.

Tout processus qui est fondé à se présenter comme le fragment d'une politique d'**émancipation** doit être tenu pour supérieur à toute nécessité de gestion. Aujourd'hui, les « réformes », menées au nom de la contrainte d'une bonne gestion, visent à rendre impossible ce qui était praticable (pour le plus grand nombre) et fructueux ce qui ne l'était pas (pour l'idéologie dominante).

**Un journal** qui appartient à de riches managers n'a pas à être lu par quelqu'un qui n'est ni manager ni riche.

**Il y a un seul monde.** Alain Badiou développe largement ce point. Il pointe la contradiction du « capitalisme déchaîné » qui, d'une part déclare que ses normes, en particulier ce qu'il appelle « démocratie » et « libertés », doivent devenir celles du monde entier, et sont en passe de le devenir, et d'autre part tente d'imposer la conviction politique qu'il y a deux mondes séparés, et non pas un seul (le monde des riches et des puissants, et l'immense monde des exclus, des soumis et des persécutés). Le monde qu'on déclare exister, et devoir s'imposer à tous, le monde de la mondialisation, est uniquement un monde des objets et des signes monétaires, un monde de la libre circulation des produits et des flux financiers. Mais les sujets humains, eux, n'ont absolument pas le droit élémentaire de circuler et de s'installer où ils veulent. Partout dans le monde on construit des murs. Le mur était entre l'Est totalitaire et l'Ouest démocratique. Il est aujourd'hui entre le Nord capitaliste riche et le Sud dévasté et pauvre. Et entre les riches bénéficiaires du trafic mondial et la masse énorme des exclus (qu'ils soient paysans dans les villages de la misère millénaire, ou qu'ils soient urbains dans les favelas, les banlieues, les cités, les foyers, les squats et les bidonvilles).

Nous connaissons aujourd'hui la forme concrète de cet « élargissement » de la démocratie, à laquelle se consacre la « communauté internationale » : c'est, tout simplement, la guerre. En Palestine, en Irak, en Afghanistan, en Somalie, en Afrique... La démocratie doit élire des démocrates, c'est-à-dire des pro-américains, des clients dociles, et personne d'autre. Comme on l'a vu lorsque les Occidentaux ont applaudi, en Algérie, l'interruption du processus

électoral qui avait donné la victoire aux « islamistes », ou quand les mêmes ont refusé de reconnaître l'écrasante victoire du Hamas dans les territoires palestiniens.

Il nous faut donc tirer les conséquences de cette phrase : pour nous, il n'y a qu'un seul monde. L'ouvrier africain noir, dans la cuisine du restaurant, le Marocain qui creuse un trou dans la rue, la femme voilée qui garde des enfants dans le jardin : tous ceux-là sont du même monde que moi. Même ceux qui ne partagent pas les mêmes valeurs ? Oui. Sarkozy a dit [*reprenant les propos de Le Pen, commentaire JPA*] : « Si des étrangers veulent rester en France, qu'ils aiment la France, sinon, qu'ils s'en aillent ». « Et je [*Alain Badiou*] me suis dit : je devrais partir, parce que je n'aime absolument pas la France de Nicolas Sarkozy ».

Dire « il y a un seul monde », c'est dire que ce monde est justement, dans son unité même, un ensemble d'identités et de différences. Sans renier son identité, chacun peut approprier ce qui est fait son identité, de façon créatrice, au lieu où il se trouve dans le monde.

### **L'horizon**     [*le mot n'est pas d'Alain Badiou, qui parle curieusement d'hypothèse*]

Le communisme est la bonne hypothèse.

La subordination fondamentale des travailleurs à une classe dominante peut être surmontée. Une autre organisation collective est praticable, qui éliminera l'inégalité des richesses et même la division du travail, les gens circuleront entre le travail manuel et le travail intellectuel. L'appropriation privée de richesses monstrueuses, et leur transmission familiale par héritage disparaîtront.

« Communisme » ne désigne que cet ensemble très général de représentations intellectuelles.

Etant donné une séquence politique, ou bien elle est compatible avec ces principes, et elle est émancipatrice au sens large, ou bien elle s'y oppose, et elle est réactionnaire.

Une fresque historique s'impose.

La première séquence va de la révolution française à la Commune de Paris. Il s'agit d'organiser le mouvement populaire autour de la thématique d'un renversement. Ce renversement est évidemment un renversement insurrectionnel qu'on appelle « révolution ». Cette révolution supprime la forme de la société (la propriété privée, l'héritage, la séparation de l'humanité en nations, la division du travail, etc), et instaure l'égalité communiste, la « communauté des Egaux ». Cette séquence est close par la nouveauté saisissante et l'échec radical de la Commune de Paris.

La deuxième séquence va de 1917, la Révolution russe à 1976, la fin de la Révolution culturelle en Chine, mais aussi la fin du mouvement militant surgi un peu partout dans le monde dans les années 1966-1975, dont l'épicentre a été Mai 68 en France. Il ne s'agit plus alors de formuler et d'expérimenter l'hypothèse communiste, mais de la réaliser, dans la durée. Les partis communistes ont incarné, dans leur « discipline de fer », le réel de l'hypothèse communiste. Le parti, approprié à la victoire insurrectionnelle ou militaire remportée contre des pouvoirs réactionnaires affaiblis, s'est révélé inapte à la construction d'un Etat de dictature du prolétariat au sens de Marx [*qu'Alain Badiou reprend hélas à son compte*], soit un Etat organisant la transition vers le non-Etat, une forme dialectique du dépérissement de l'Etat [*que peut-on mettre concrètement dans une telle formule ? JPA*]. Sous la forme du Parti-Etat, on a au contraire expérimenté une forme inédite d'Etat autoritaire, voire terroriste. Mai 68 était une invention militante précisément consciente de l'échec du « communisme » d'Etat. Nombre de réalisations de ces Etats « socialistes » ont cependant été remarquables, dans les domaines de notamment de l'éducation, de la santé publique, de l'idéologie quotidienne (valorisation formelle du travailleur ordinaire), de l'ordre

public [ *on peut ne pas partager l'avis d'Alain Badiou sur ce dernier point, ou sur ces deux derniers points*]. Sur le plan international, ces Etats ont suffisamment fait peur aux Etats impérialistes pour les contraindre, au dehors comme au-dedans, à des prudences que nous regrettons fort aujourd'hui, où l'arrogance du capitalisme parvenu à son stade suprême ne connaît plus de limites. La révolution culturelle en Chine tente de tremper le parti dans le mouvement de masse pour le régénérer, mais devient vite chaotique et violente, et finalement, il faudra rétablir l'ordre ancien dans les pires conditions.

Nous sommes dans une période de triomphe apparent de l'adversaire. Aux militants dispersés de l'hypothèse communiste, nous devons dire : ce qui va venir ne sera pas, ne pourra pas être, la continuation de la seconde séquence. Le marxisme, le mouvement ouvrier, la démocratie de masse, le léninisme, le parti du prolétariat, l'Etat socialiste, toutes ces inventions remarquables du XXème siècle, ne nous sont plus réellement utiles. Notre tâche est d'assurer l'existence nouvelle, dans les consciences et dans les situations, de l'hypothèse communiste.

### **Sarkozy, et le Parti socialiste**      *vus par Alain Badiou*

#### **Sarkozy.**

Comptable bourré de tics, maire de la ville où se concentre toute la richesse héréditaire, en outre visiblement inculte.

Flic agité qui fait feu de tout bois, et pour qui coups médiatiques, financiers, amicaux et magouilles de coulisse sont tout le secret de la politique.

Napoléon-le-très-petit.

Comme tous ceux qui croient se tirer d'affaire en toutes circonstances par la corruption des adversaires et le tapage des effets d'annonce, Sarkozy redoute infiniment toute épreuve réelle. Ce dont Sarkozy a le plus peur, c'est que devienne visible sa propre peur.

Il pense, visiblement, que tout le monde est corruptible.

Look de cadre moyen d'une banque de seconde zone. Genre sautillant, bavard, improvisé.

#### **Le parti socialiste.**

La candidate : nuageuse bourgeoise, dont la pensée, si elle existe, est quelque peu secrète.

Aucune alliance avec les persécutés, avec les habitants de l'« autre » monde, n'est proposée par le parti socialiste. Il envisage seulement d'engranger les douteux bénéfiques de la peur de la peur. Pas la moindre mise en cause des lois scélérates votées, jour après jour, contre les ouvriers sans papiers, les jeunes des quartiers pauvres et les malades insolvables.

... Décomposition subjective et morale du parti socialiste, et avec lui de la notion même de « gauche »... Quelque chose d'essentiel, constitutif de la symbolique du parlementarisme français, est touché à mort.

#### ***Ce que je n'ai pas aimé.***

*L'absence totale de préoccupations écologiques (si ce n'est sous forme caricaturale : « le réchauffement de la planète est-il ou non plus périlleux que l'arrivée de cuisiniers maliens ? « L'écologiste à demi religieux qui se cramponne, contre l'artifice productif, au phantasme de la bonne nature »).*

*Les références à la psychanalyse, cette fausse science (aïe, aïe, aïe, je vais me faire beaucoup d'ennemis).*

*Mais surtout, surtout, la contestation, tout au long du livre, de la démocratie.*

*Le parti communiste est taxé de « crétinisme parlementaire ».*

*« Le stalinisme est l'avenir de la démocratie parlementaire ».*

*« Tout le monde voit que la démocratie électorale n'est pas un espace de choix réel, mais quelque chose qui enregistre, comme une sismographie passive, des dispositions qui sont tout à fait étrangères au vouloir éclairé. »*

*« Je dois vous dire que je ne respecte absolument pas le suffrage universel en soi, cela dépend de ce qu'il fait .»*

*« Je ne dis pas que l'essence des élections est répressive, je dis qu'elles sont incorporées à une forme d'Etat, le capitalo-parlementarisme, approprié à la maintenance de l'ordre établi, et que, par conséquent, elles ont toujours une fonction conservatrice, qui devient, en cas de troubles, une fonction répressive » [Mais par quoi remplacer ce système d'expression populaire ? Alain Badiou ne le dit pas.]*